

ALLOCUTION D'OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. ERICK GERMAIN, VICE-PRÉSIDENT

Madame le Sous-Préfet de Verdun; Madame l'Adjoint représentant M. le Maire de Nancy; Monsieur le Maire d'Essey-lès-Nancy; Monsieur le Lieutenant-Colonel, délégué militaire départemental adjoint; Monsieur le Vice-Président de l'Académie nationale de Metz, représentant M. le Président; Monsieur le Président de l'Académie lorraine des sciences; Madame la Directrice de l'École nationale supérieure d'architecture de Nancy; Chers membres de l'Académie de Stanislas; chers amis...

...nous vivons aujourd'hui un moment singulier, tant pour notre académie que pour vous, lauréats 2022. Cette séance solennelle de remise des prix est, en effet, un moment essentiel qui est au cœur de la vie de l'Académie de Stanislas, car elle répond à une mission que

lui a assignée son fondateur, Stanislas Leszczynski. Le duc de Lorraine et de Bar, qui est l'un des plus remarquables représentants du siècle des Lumières, était favorable au développement des libertés individuelles, à la séparation des pouvoirs, à la liberté religieuse. Profondément croyant, soucieux du bien-être de son prochain, il mit en place de nombreuses initiatives sociales tout à fait en avance sur son temps : écoles, hôpitaux, greniers collectifs, bibliothèques publiques, secours aux plus démunis...

C'est dans cet esprit qu'il créa, le 28 décembre 1750, la bibliothèque royale de Nancy (c'était la première bibliothèque publique en France), ainsi que la Société royale des sciences et belles-lettres, qui prit, en 1852, le nom d'Académie de Stanislas. Dès 1750, cette société



Séance solennelle de remise des prix de l'Académie de Stanislas, 15 janvier 2023, hôtel de ville de Nancy. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

est tenue d'organiser trois séances publiques et de couronner les lauréats de deux concours destinés à récompenser un ouvrage scientifique et un ouvrage littéraire auxquels s'ajoute l'attribution d'un prix de dévouement. Par la suite, d'importants donateurs (Georges Sadler, célèbre musicien et journaliste ; Suzanne Zivi, etc.) permettront à l'académie de poursuivre la mission que lui a confiée il y a 272 ans le duc Stanislas Leszczyński. Nous vivons donc un moment important pour nous, qui sommes les héritiers de cette belle aventure.

C'est aussi un moment important pour vous, très chers lauréats. Car le prix que vous allez recevoir témoigne de vos qualités : de votre volonté, de votre courage, de votre talent, de votre intel-

ligence, de votre sensibilité, de votre persévérance, autant de vertus qu'eût appréciées le duc Stanislas. Ce sont ces qualités, vos qualités, qui ont amené les membres de nos commissions d'attribution à reconnaître, à travers vos résultats et vos travaux, votre incontestable mérite. En une formule, vous êtes le « sel de cette terre de Lorraine » et ainsi vous participez à la notoriété, au renom et au développement de la ville de Nancy, de sa métropole et de sa région. Aussi l'Académie de Stanislas et ses membres sont-ils fiers de vous remettre aujourd'hui ces prix.

Pour le bon déroulement de cette cérémonie, je demanderai à chaque rapporteur de s'approcher du pupitre. Il invitera ensuite le ou les lauréats à le rejoindre. Les représentants des organismes par-



Denis Schaming, de l'Académie nationale de Metz, et Erick Germain, de l'Académie de Stanislas. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

tenaires de l'académie, finançant les prix, viendront éventuellement à leurs côtés. Je demande à chacun de ne pas quitter la salle avant la fin de la remise de tous les prix, par respect des récipiendaires et des membres de l'académie. Enfin, cette cérémonie prendra fin avec le discours de clôture que M. Mathieu Klein, maire

de Nancy, président de la métropole et membre d'honneur de notre académie, nous fera l'honneur de prononcer. Nous pourrons ensuite profiter du cocktail offert par la municipalité et fixer ce jour mémorable dans nos mémoires grâce au talent du photographe qui assure la couverture de cette manifestation. ✿

PRIX DE DÉVOUEMENT CADIOT, PARTOUNEAU, JOLY, ROTY ET DU PROFESSEUR LOUYOT REMIS À M^{ME} SOPHIE OZER PAR M. MICHEL VICQ

Selon une tradition bien établie et à laquelle elle entend rester fidèle, l'Académie de Stanislas commence sa séance solennelle en remettant le Prix de dévouement. Le dévouement, c'est d'avancer avec humilité dans le sens du devoir avec pour seul objectif le souci d'aider, de secourir, de soulager, en un mot d'aimer les autres sans ombre. Le dévouement est aussi une belle leçon de distinction qui invite à se tourner spontanément vers le bien et à éviter le mal. Il est le sourire du cœur et le signe supérieur de la bonté. Il se veut un exemplaire chemin de vie, fréquenté par des personnes vertueuses qui n'agissent pas au nom d'une glorieuse perfection, mais dans une simple vérité qui s'appelle la discrétion, l'effacement et la sincérité. Le dévouement, c'est d'accepter de donner à l'autre, parfois, plus qu'à soi-même.

Votre commission, que vous m'avez fait l'honneur de me demander de présider, a attribué cette année le prix de dévouement à M^{me} Sophie Ozer, que j'invite à me rejoindre au pied de cette tribune.

Madame, vous êtes originaire de Turquie. Mariée très jeune, vous avez quitté votre pays natal en 1988 pour vous établir en France, où résidaient vos beaux-parents. Ici, tout vous était inconnu, y compris la langue. Mais votre cœur battait déjà pour ce pays dans les bras duquel vous aviez choisi de vivre. Rapidement, vous avez intégré la vie sociale locale, notamment à Essey-lès-Nancy, où vous résidez, avec la volonté de prendre votre place dans la société et de l'honorer. Votre ménage s'est vite agrandi avec l'arrivée de cinq enfants. À l'exception du dernier, encore trop jeune,



Les académiciens assistent à la remise des prix.

Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

tous les autres ont entrepris avec succès des études supérieures brillantes dans des domaines de pointe. Cette réussite, due à vos sacrifices et à ceux de votre mari, artisan, a retenu l'attention des autorités. C'est ainsi que vous avez reçu en mai 2020 la médaille de l'Association de la famille française des mains de M. Michel Breuille, maire d'Essey-lès-Nancy, présent dans cette salle et que l'Académie de Stanislas se plaît à saluer.

L'attention que vous avez accordée au développement harmonieux de votre famille ne doit pas dissimuler un autre volet de votre riche personnalité, celui de votre implication discrète et efficace dans votre vie sociale quotidienne. Naturalisée française en 2002, vous n'avez cessé – malgré de sérieux soucis de santé – d'œuvrer auprès des autres pour leur

apporter bénévolement votre aide, votre appui et offrir ce que vos mains fidèles et généreuses ont pu réaliser : participation à des ateliers de couture chargés de la confection de vêtements destinés aux démunis, tenue d'un vestiaire public, visites régulières rendues aux malades et aux personnes marquées par l'âge, aide en qualité de traductrice, assistance aux allophones, ceux dont la langue maternelle est étrangère dans la communauté où ils se trouvent. « Ce qui m'importe, m'avez-vous confié, c'est l'ouverture aux autres, prendre part à la vie de la société en s'exprimant comme citoyen. » Et d'ajouter : « Je suis fière de pouvoir me mettre à la disposition de ceux qui ont besoin de secours ou d'aide. » D'ailleurs, le sérieux avec lequel vous effectuez vos emplois ménagers vous vaut des compliments soulignés.



Michel Vicq, président de la commission d'attribution du Prix de dévouement, et Sophie Ozer. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

Votre vécu vous a obligée à vous incliner sous les voûtes de la nécessité. Ce qui ne vous a pas empêchée d'écouter la musique douce de votre conscience qui fait du partage l'une de vos qualités. Vous vivez vos engagements avec raison, enthousiasme et la certitude que ne pas oser, c'est perdre. Il est assuré, Madame, que votre dévouement pousse en pleine terre et reste amarré du côté ensoleillé de l'existence. À l'accueil de la France, vous avez répondu par des gestes altruistes qui vous autorisent à écrire vos jours en couleur. « Marche dans les voies de ton cœur », dit le proverbe. Vous auriez mérité qu'il devînt votre devise personnelle.

L'Académie de Stanislas, attachée à la belle tradition de l'accueil et du mérite, a été sensible à votre parcours humaniste, marqué par la force de l'esprit et l'élégance du cœur. C'est pourquoi elle vous

a choisie, cette année, pour recevoir son Prix de dévouement, auquel elle joint ses chaleureuses félicitations. ✿

**PRIX DE MÉDECINE JEAN
HARTEMANN REMIS
À M^{ME} CHARLINE BERTHOLDT
PAR M. DIDIER MAINARD**

La prééclampsie (PE) et le retard de croissance intra-utérin (RCIU) sont deux maladies du placenta liées à des échanges anormaux entre la mère et son bébé. Elles touchent près de 5 % des femmes pour la prééclampsie et 10 % des femmes pour le retard de croissance intra-utérin. Elles sont la principale cause de prématurité et de handicap, intellectuel et moteur. En l'absence de prise en charge, le retard de croissance intra-utérin peut conduire au décès de l'enfant in utero. La prééclampsie, quant à elle, est à risque majeur pour la mère pouvant mettre en jeu le pronostic vital.

Il n'existe, à l'heure actuelle, aucun autre traitement que de provoquer la naissance, mais parfois au prix d'une extrême prématurité. Il existe un traitement préventif, l'aspirine, qui doit être commencé dès le premier trimestre pour

être efficace, et qui ne peut être utilisé que chez les femmes ayant déjà vécu un retard de croissance intra-utérin ou une prééclampsie lors d'une précédente grossesse. Ainsi, il n'existe aucun moyen de prévention pour la femme qui attend son premier enfant. Depuis plusieurs décennies, il n'y a pas eu d'avancées majeures dans la prise en charge de ces maladies. C'est dans ce contexte que s'intègrent les travaux de recherche de thèse d'université du D^r Charline Berthold.

Faute de compréhension claire des mécanismes à l'origine de ces troubles, il est impossible de développer des traitements ou des méthodes de dépistage adaptées. Depuis les années 1950, on considère qu'il n'y a pas de sang dans le placenta jusqu'à la fin du premier trimestre, afin de protéger les cellules en



Charline Bertholdt.

Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

formation. Toutes les recherches ont depuis été construites sur cette croyance. Cependant, en 2017, une équipe a montré que cela était faux et qu'il existait effectivement du sang dans le placenta dès le premier mois de grossesse. Cela a pu être montré grâce à l'échographie de contraste, qui combine une échographie classique à une injection intraveineuse de produit de contraste permettant ainsi de visualiser le sang là où il y en a.

L'objectif du travail de thèse de M^{me} Bertholdt était de confirmer ces résultats, qui n'émanaient alors que d'une seule étude, et de proposer de nouvelles méthodes d'imagerie pour dépister pré-

cocement la prééclampsie et le retard de croissance intra-utérin. Dans un premier temps, la doctorante s'est familiarisée avec la technique d'échographie en contraste en évaluant le flux sanguin au niveau du placenta sur modèle animal. Elle a ainsi pu montrer que le flux évolue au cours du temps et augmente avec l'âge gestationnel. M^{me} Bertholdt a également identifié des modifications anatomiques au sein du placenta au cours de la gestation. Elle a ensuite appliqué cette technique chez la femme au premier trimestre de la grossesse, afin de voir s'il était possible de visualiser les mêmes éléments, c'est-à-dire les modifications à la fois anatomiques et dynamiques (flux sanguin). Elle a ainsi pu confirmer le passage de sang au sein du placenta très tôt dans la grossesse et montrer qu'il augmentait progressivement au cours du temps. D'autre part, elle a précisé que ce flux était étroitement lié à l'état hémodynamique de la mère, c'est-à-dire à la pression artérielle et à la fréquence cardiaque. Cela a, par conséquent, apporté de nouvelles pistes d'exploration pour bien comprendre la genèse de ces maladies.

En parallèle à son travail de thèse de doctorat, M^{me} Bertholdt a commencé un projet permettant d'évaluer une nouvelle technique échographique, le Doppler 3D, comme nouvel outil de dépistage précoce de la prééclampsie et du retard de croissance intra-utérin. Cet examen en trois dimensions (3D) permet d'apprécier le volume et le flux sanguin, sans avoir besoin d'avoir recours à un produit de contraste. Deux mille deux cents femmes ont participé à cette étude observationnelle et ont bénéficié



Didier Mainard et Charline Bertholdt. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

d'une échographie Doppler 3D en complément de l'échographie du premier trimestre. Les résultats de cette échographie vont pouvoir être comparés aux données issues de l'accouchement, permettant ainsi d'évaluer la capacité diagnostique du Doppler 3D pour dépister les maladies du placenta qui pourraient se développer plus tardivement au cours de la grossesse. Si cette technique de dépistage est concluante, cela permettra de proposer le traitement préventif qu'est l'aspirine à toutes les femmes identifiées comme étant à risque, même s'il s'agit de leur premier enfant. Cela serait une avancée majeure pour la santé des futures mères et celle des nouveau-nés.

En conclusion, le D^r Bertholdt a su développer un travail original dont les applications cliniques permettront d'ap-

porter des solutions thérapeutiques à des maladies touchant les futures mères et leur enfant, qui étaient jusqu'à présent mal contrôlées. ❧

PRIX D'ARCHITECTURE DOTÉ PAR MEURTHE-ET-MOSELLE HABITAT ET REMIS À M^{ME} EMMA MAMET PAR M. FRANÇOIS LE TACON

La commission du Prix d'architecture de l'Académie de Stanislas, associée à des professeurs de l'École nationale supérieure d'architecture de Nancy et à des représentants de Meurthe-et-Moselle Habitat, a examiné sept remarquables projets de fin d'études sélectionnés parmi les meilleurs. Après une délibération longue et difficile, le jury a décidé de primer le projet de M^{me} Emma Mamet.

Ce projet concerne l'itinéraire cyclable de la boucle de la Moselle qui relie les trois villes de Nancy, Toul et Liverdun en 95 kilomètres environ. Ce parcours est jalonné d'écluses, de maisons éclésières, de ponts, de barrages et de plans d'eau. Avec l'automatisation progressive des écluses, les maisons éclésières, souvent difficiles d'accès, sont progressivement abandonnées.

Après avoir étudié de manière précise l'ensemble du parcours, M^{me} Emma Mamet s'est penchée sur le devenir possible de la maison éclésièrre n° 47, située à Messein, à proximité de la sortie sud de la boucle pour rejoindre la « véloroute » de la Voie bleue. La maison éclésièrre n'est pas en relation directe avec les deux pistes cyclables. Le projet est donc de relier les deux pistes et de transformer l'ancienne maison éclésièrre n° 47 en lieu d'accueil et d'hébergement pour les cyclotouristes.

Le projet propose de réhabiliter la maison éclésièrre elle-même et d'y associer de nouveaux équipements. Un logement pour le gardien est aménagé à l'étage de l'ancienne maison de 39 mètres de long, et un foyer-accueil établi au rez-de-chaussée. Une annexe accueille les vélos, tandis qu'un espace extérieur est

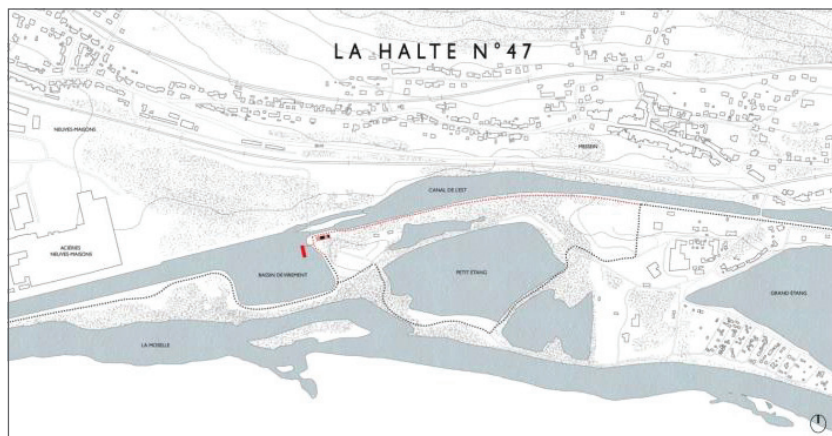


François Le Tacon et Emma Mamet. Nicolas Dohr/ Académie de Stanislas

dévolu à divers services. Des casiers, un point d'eau et des bancs sont mis à la disposition des cyclotouristes. À l'ouest, une cuisine de plein air est associée à une terrasse permettant à des groupes de se rassembler. Plus loin, une passerelle emmène les visiteurs sur le bassin de virement qui est un vaste plan d'eau offrant une vue sur les aciéries de Neuves-Maisons et les massifs forestiers environnants. La passerelle rejoint à l'est une structure en dur formant embarcadère. Des hébergements spartiates sont à disposition des usagers sur l'embarcadère et s'ouvrent sur le plan d'eau. Cet aména-

gement de l'écluse n° 47 est applicable à la plupart des autres maisons éclusières abandonnées de la boucle.

M^{me} Emma Mamet a illustré sa présentation très didactique de photos montages, de croquis, de plans et de coupes qui éclairent ses propositions qui, nous le souhaitons, auront une suite sur le terrain. L'Académie de Stanislas est particulièrement heureuse de remettre à M^{me} Emma Mamet le Prix d'architecture 2022, doté par Meurthe-et-Moselle Habitat, et lui souhaite la plus grande réussite dans sa carrière d'architecte. 



Le projet d'itinéraire cyclable relie Nancy, Toul et Liverdun. DR

BOURSES ARTISTIQUES GEORGES SADLER

Bourse artistique Georges Sadler mention « conservatoire » remise à M. Jean Martin par M^{me} Françoise Mathieu

Jean Martin est né à Bar-le-Duc en 2004. Son père est cadre commercial, sa mère responsable dans un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD). Il a un frère. Il fait ses études primaires à l'école de Fains-les-Sources et part ensuite au collège de Bar-le-Duc. Mais c'est à l'école de musique de Fains, dès l'âge de 7 ans, qu'il s'intéresse à la musique. Là, il s'essaie aux percussions et suit des cours de solfège. Mais ce sont les instruments au son grave comme le cor ou le tuba qui l'attirent, comme ceux qu'il avait tant aimés dans ses disques d'enfance comme *Pierre et le Loup* et *Le Carnaval des animaux*. Le cor l'avait charmé, mais il rêvait d'un son encore plus grave... et le voici à 7 ans soufflant dans une miniature d'euphonium guidé par son professeur, M. Leforestier !

En classe de troisième, il arrive à Nancy dans la section « techniques de la musique et de la danse » (TMD) du lycée Poincaré et entre directement en deuxième cycle dans la classe de tuba de M. Olivier. Il réussit en un an à passer en troisième cycle. En 2022, il passe brillamment son baccalauréat avec mention bien et obtient son diplôme d'études musicales (DEM) à l'unanimité.

Mais quel est donc cet instrument assez particulier qui charme tant Jean Martin ? Le tuba, le plus imposant de la famille des cuivres, a été conçu au XIX^e siècle, mais l'euphonium que préfère Jean Martin est un tuba adapté par Adolphe Sachs au début du XX^e siècle. Le son est plus doux que celui du tuba, plus rond, plus majestueux, sa tessiture plus grande. Comme pour le tuba, l'ins-



Jean Martin et Françoise Mathieu. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

trument se joue grâce aux vibrations des lèvres sur l'embouchure. Jean me disait que son euphonium n'est que l'amplificateur de sa voix de basse, il a l'impression de chanter quand il joue ! Et c'est bien ce que nous avons ressenti le 22 novembre quand il nous a interprété, lors de l'audition au conservatoire, *Café 1930* d'Astor Piazzola, avec brio et une technique exceptionnelle, mais surtout la sonate de Vivaldi, transcription pour euphonium de la sonate pour violoncelle. Là, nous étions tous émerveillés par la finesse et l'expressivité de son jeu, la sensibilité avec laquelle il faisait chanter cet instrument volumineux qu'il tenait dans ses bras comme un bébé !

Jean Martin joue déjà, bien sûr, dans de nombreux orchestres : dans le New Art Orchestra, dans certains orchestres en Meuse, dans l'orchestre sympho-

nique universitaire de Lorraine, et il tient même parfois le pupitre de tuba à l'orchestre symphonique et lyrique de Nancy. Mais son activité musicale ne se limite pas au tuba ! Il travaille avec curiosité dans de nombreux domaines musicaux. Il étudie le chant lyrique, le piano, l'analyse musicale, l'harmonie, l'histoire de la musique et se passionne pour la direction d'orchestre. Il dirige déjà l'orchestre Armonia de Saint-Max. Il adore composer, transcrire. Nous avons écouté une de ses très belles compositions, écrite pour un ensemble de cors. Il prépare en ce moment une composition que l'Orchestre d'harmonie de Vandœuvre devra interpréter en 2023.

Les projets de Jean Martin sont clairs. Il prépare cette année les concours d'entrée aux conservatoires nationaux supérieurs de musique et de danse de Paris

et de Lyon. Son désir est de former de futurs joueurs de tuba et d'euphonium dans un conservatoire – il est très pédagogue et enseigne déjà en formation musicale au conservatoire de Nancy, ainsi que le tuba dans son ancienne école de

Fains –, mais son rêve est d'être titulaire d'un pupitre de tuba dans un grand orchestre symphonique ! Nous souhaitons vivement qu'il puisse transmettre son immense talent aux nouvelles générations de musiciens. ✿

Bourse artistique Georges Sadler mention « conservatoire » remise à M. Dany Rafael Salazar Ortiz par M. Jean-Claude Marchal

Dany Rafael Salazar Ortiz est né le 13 octobre 2001 à El Pilar, petite ville de l'État de Sucre au Venezuela. Son père est militaire, sa mère ingénieur métallurgiste. Aîné d'une fratrie de deux, il déménage très tôt pour Caracas, la capitale, où il va vivre chez sa grand-mère à la suite de la séparation de ses parents. Entré dans la chorale de l'école à l'âge de 7 ans, il travaille ensuite le violoncelle trois ans avant de l'abandonner. Que l'occasion me soit donnée de souligner l'efficacité d'El Sistema, organisation de l'enseignement de la musique à la jeunesse fondée en 1975 au Venezuela par le pianiste José Antonio Abreu. Cette organisation permet aux enfants d'apprendre à jouer d'un instrument directement dans un orchestre par compagnonnage : les

anciens enseignent aux plus jeunes, tout au moins au début, ce qui permet d'avoir très vite le pied à l'étrier et la main aux



Dany Rafael Salazar Ortiz. Nicolas Dohr/ADS



Jean-Claude Marchal et Dany Rafael Salazar Ortiz. Nicolas Dohr/Ac. de Stanislas

pistons. Dany apprend le cor à l'âge de 10 ans au sein de l'orchestre. Puis il étudie le cor d'une façon plus académique au conservatoire Simón Bolívar, à Caracas, et devient l'élève de Luis Valladores, qui dirige une école de cors de 34 cornistes. Cor solo dès l'âge de 15 ans dans l'orchestre des jeunes de l'Ouest, Dany entre après le lycée dans un orchestre qui fonctionne hors El Sistema : le Gran Mariscal de Ayacucho.

Les destinées ont parfois des traces simples et limpides : celle de Dany est croisée par celle de Jean-Philippe Chavey au cours d'une « master class » que ce dernier dirige lors d'une tournée à Caracas. Ce charismatique professeur de la classe de cor du conservatoire régional du Grand Nancy repère vite Dany et lui propose de poursuivre l'étude du cor sous sa férule en Lorraine. Dani ar-

rête ses études d'informatique et vient à Nancy. Il y débarque le 3 décembre 2020, il a tout juste 19 ans et va bientôt vivre les turbulences des mois de la Covid-19. Peu importe, il s'est mis au français neuf mois avant de venir et il entre dans la classe de Jean-Philippe Chavey où son talent se confirme, puisqu'il est sélectionné pour présenter cette année sa candidature à la Bourse Sadler.

Ce 22 novembre 2022, lors de l'audition, nous avons pu entendre l'adagio de l'*Adagio et Allegro op. 70* de Robert Schumann (1810-1856), écrit pour cor et piano en 1849, puis, dans un registre très différent, une pièce moderne pour cor solo du compositeur russe Vitali Buyanovski (1928-1993), lui-même corniste. Il s'agit de quatre improvisations : « Espagne », « Italie », « Japon » et « Scandinavie ». Dany nous a joué le premier mouvement, « Espagne ». L'*adagio* a été

interprété avec beaucoup de sensibilité et de douceur, et Dany a su adapter le moelleux de son timbre toujours juste à cette belle pièce romantique. La petite pièce pour cor solo de Buyanovski lui a permis ensuite de déployer toute l'étendue de sa technique.

Les projets de Dany sont précis. Il prépare la Haute École des arts du Rhin à Strasbourg et son entrée au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. Il aimerait terminer son cursus en Allemagne après la licence et passer son master en pédagogie. Son

existence est plus sûre en France qu'au Venezuela, mais les conditions de travail sont dures et Dany doit les coupler au travail intensif du cor. Il travaille vingt heures par semaine comme serveur dans un restaurant italien du centre-ville. Et quoi d'autre ? la musique bien sûr et encore. Il joue du cuatro, guitare dont la taille est intermédiaire entre la guitare traditionnelle et le ukulélé utilisé dans la musique populaire vénézuélienne pour laquelle il compose des arrangements. Il peut même organiser des soirées pour les enfants car c'est un maître de l'origami et de la magie ! 

Bourse artistique Georges Sadler mention « beaux-arts » remise à M^{me} Chloé Mathia par M^{me} Francine Roze

Réuni le 7 décembre 2022 autour de M^{me} Roselyne Bouvier, présidente de la commission des prix artistiques de notre académie, et de M^{me} Christelle Kirchstetter, directrice de l'École nationale supérieure d'art et de design (Ensad) de Nancy, le jury a attribué une des deux bourses Georges-Sadler mention « beaux-arts » à Chloé Mathia. La lauréate est actuellement étudiante au département communication. Après l'obtention en 2022 de son diplôme national d'art (DNA) option « communication », elle prépare désormais le diplôme national supérieur d'expression plastique (DNSEP). Sa passion pour l'image – qui se différencie en deux pratiques, celle de créer l'image et celle de proposer l'image d'autrui au public – et son intérêt pour

le support éditorial dans sa globalité constituent l'essence de sa motivation, dans laquelle s'inscrit sa démarche professionnelle, ainsi que les enseignements et les apprentissages qu'elle reçoit.

Depuis 2020, c'est-à-dire depuis son entrée à l'Ensad, Chloé Mathia a participé à plusieurs workshops organisés au sein de l'école, dans le but de se familiariser avec les différents aspects de son futur métier. En 2020, lors d'un premier atelier, dirigé par Diego Aranega, dessinateur de presse et de bande dessinée, elle s'est initiée à l'illustration de presse. Durant l'année 2021, elle a participé à quatre workshops. Les deux premiers étaient organisés dans le cadre de l'Atelier national de recherche typogra-

pique (ANRT). Elle y a d'abord étudié le design éditorial. Puis, lors du second, dirigé par le designer graphique Pierre Vanni, elle a travaillé à la typographie du Festival universitaire du film underground de l'Université de Lorraine à Nancy (FUFU). En 2021 encore, elle a participé à deux autres ateliers. L'un, animé par Roxanne Maillet, était consacré à la production éditoriale quantitative et intensive. L'autre, dirigé par Clara Pasteau et intitulé « Construire un site web comme construire une maison », était une introduction au développement web, utilisant les langages HTML (pour la création de la structure des pages) et CSS (pour la mise en forme des

documents). En 2022 enfin, lors d'un atelier avec Alice Gavin intitulé « Cross-roads », elle a appris à éditer une archive pour le futur.

Après ces divers apprentissages qui ont nourri ses objectifs – optimiser ses connaissances techniques et théoriques –, elle souhaiterait développer des compétences complémentaires, nécessaires à sa démarche professionnelle. Aussi envisage-t-elle maintenant d'intégrer le master « Design et politique du multiple » proposé par l'École de recherche graphique de Bruxelles (ERG), dans le cadre d'un échange international de six mois. Les référents et les échanges



Francine Roze et Chloé Mathia. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

pluridisciplinaires proposés par cet atelier lui permettraient de mûrir sa pratique et de développer les prémices de son projet plastique de fin de diplôme. Cette mobilité internationale, à laquelle elle aspire, serait donc l'occasion d'aborder son avenir postdiplôme et son insertion professionnelle. Tous ces projets témoignent des curiosités d'une lauréate

aux choix bien affirmés, passionnée par l'image et par la photographie, animée d'une belle envie de réussir sa vie professionnelle.

Avec toutes nos félicitations, nous sommes donc heureux de lui remettre cette bourse qui l'aidera, nous l'espérons, à poursuivre ses études pour s'installer ensuite au mieux dans la vie active. 

Bourse artistique Georges Sadler mention « beaux-arts » remise à M. Baptiste Thiébaut Jacquel par M^{me} Roselyne Bouvier

Cette année encore, la commission des prix artistiques mention « beaux-arts » de l'académie s'est rendue à l'École nationale supérieure d'art et de design (Ensad) de Nancy pour découvrir les travaux de six étudiants choisis par leurs enseignants pour leurs talents prometteurs, tant sur le plan des idées que sur celui des réalisations plastiques. L'un des deux lauréats est Baptiste Thiébaut Jacquel.

Baptiste est né en 2001 dans un village proche de Besançon, au sein d'une famille modeste, issue du milieu ouvrier. Du moins se définit-il ainsi. Cependant, il manifeste tôt quelques appétences pour l'art de son temps puisqu'il intègre, au lycée Condorcet de Belfort, la section « arts plastiques », une filière spécifique avec, à cette époque, de huit à dix heures de cours par semaine. Ce fut une chance, nous a-t-il confié, alors que son milieu familial et rural ne le prédisposait pas vraiment aux différentes expressions de

la culture. Dans le même temps, sa sensibilité à l'art le fait intégrer l'« école des médiateurs », un projet développé par le Fonds régional d'art contemporain (FRAC) de Franche-Comté et le lycée Condorcet. Il découvre ainsi la création contemporaine dans ses aspects les plus variés, rencontre les artistes et assimile les outils théoriques pour transmettre aux publics les éléments d'analyse et les explications d'œuvres exposées. De cet apprentissage ressort une certaine aisance à l'oral et des commentaires distancés des productions montrées. Il passe son baccalauréat en 2019 à Belfort, section littéraire avec la spécialité « arts plastiques et arts visuels ». L'année suivante, il est accepté en première année à l'Ensad de Nancy. Il obtient son diplôme national d'art (DNA) en 2022 dans la section « art » avec les félicitations du jury. Un parcours sans fautes, pourrait-on dire, qui démontre surtout la volonté ferme de ce jeune étudiant de s'inscrire dans le champ de la création.



Baptiste Thiébaud Jacquel.
Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

Les premières années à l'Ensad sont celles des expériences de toutes sortes. Baptiste découvre, entre autres, la photographie et la performance. Son intérêt pour l'image se précise cependant et il en étudie les différents supports, passant du dessin et de l'aquarelle sur papier à la gravure et à l'image imprimée, faisant preuve d'une véritable frénésie de production. En fin de deuxième année, Baptiste choisit résolument la peinture, à l'huile plus précisément. Parti pris osé à notre époque où les préférences des étudiants en école d'art sont plutôt du côté de la vidéo, des installations, des nouvelles technologies. Lui privilégie le choix de ce médium riche en références, certes, mais qui pose la question du sujet de la peinture : que peut-on peindre encore aujourd'hui ? Où se trouve la force d'un tableau, son sens, sa crédibilité ?

La réponse de Baptiste est claire. Plus que le sujet, empruntant à son vécu familial (la figure du père chasseur entre autres, l'univers patriarcal et viril de son enfance), c'est la pratique picturale qui devient son moteur : recouvrir la surface de pigments, trouver le plaisir charnel de la texture, de la couleur mais aussi concilier le dessin et la figure, interroger le support et prendre le tableau à bras le corps. Les artistes de l'école de Londres sont convoqués, Lucian Freud et Paula Rego, ou encore Françoise Pétrivitch dans sa capacité à traiter du rapport dessin-peinture sur un mode léger. L'aquarelle, pratiquée presque quotidiennement, fait d'une certaine manière résonance avec ses grands formats peints à l'huile, introduisant une impression de délicatesse.

Ce jeune étudiant excelle aussi dans un autre domaine, celui de la céramique, une manière d'aborder la sculpture.



Roselyne Bouvier et Baptiste Thiébaud Jacquel. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

L'émaillage du grès flammé et ses effets de brillance dus au glaçage rendent plus esthétiques les bouts de viande, exposés comme un tableau de chasse, et sont à rapprocher des œuvres du céramiste Alexandre Bigot installées à la villa Majorelle, qu'il connaît bien puisqu'il y est employé comme agent d'accueil au musée des Beaux-Arts de la ville de Nancy. Ainsi son positionnement s'inscrit-il dans l'art contemporain de manière sérieuse. Il reste à Baptiste à affirmer sa propre écriture : pour ce faire, il envisage de faire un stage à Berlin ou à Bruxelles, lui permettant ainsi des confrontations qui le feront évoluer. Nul doute que la bourse octroyée l'aidera à concrétiser ce projet et nous sommes heureux de la lui remettre ce jour. Avec nos plus vives félicitations. ❧

INTERMÈDE MUSICAL

Préparé et présenté
par M^{me} Christiane Dupuy-Stutzmann,
de l'Opéra

Interprété par les deux lauréats
de la Bourse Georges Sadler mention « conservatoire » 2022

Dany Rafael Salazar Ortiz (cor) et Jean Martin (euphonium),
accompagnés au piano par Esteban Doan et au cuatro par Pablo Rondón



Georg Friedrich Haendel

1^{er} mouvement du concerto pour deux trombones
Transcription pour cor et euphonium de Jean Martin

Antonio Vivaldi

3^e mouvement du concerto pour deux violoncelles
Transcription pour cor et euphonium

Símon Díaz

Pot-pourri vénézuélien pour cor, euphonium et cuatro
Arrangement de Dany Rafael Salazar Ortiz





Photos Nicolas Dohr/ADS



PRIX LITTÉRAIRES LORRAINS GEORGES SADLER

Prix littéraire lorrain Georges Sadler
remis par M^{lle} Paulette Choné
à M^{me} Françoise Hildesheimer
pour son ouvrage « L'Abbé Grégoire,
une tête de fer en Révolution »

Avant de remettre le Prix Georges Sadler à M^{me} Françoise Hildesheimer pour sa belle et savante biographie de l'abbé Grégoire, je voudrais souligner la cohérence d'inspiration des ouvrages récompensés cette année par l'Académie de Stanislas. Ce sont des œuvres de mémoire dont les personnages ne doivent rien à la fiction. Ils sont tous bien réels; l'un d'eux a été célèbre dans l'histoire; les autres sont illustres autrement, c'est-à-dire fameux par leurs « vies minuscules »; ils sont grands par là même et ils vivent pour toujours grâce à la plume et aux crayons de leurs proches. Mais tous ont de solides points communs : ils n'ont jamais rien renié, ils ont été animés par la « tendresse inexprimable » pour les parents, la gratitude pour les éducateurs et, surtout, le désir ardent de la fraternité.

Vous êtes historienne, conservateur général honoraire du patrimoine aux Archives nationales. Vous êtes bien connue pour vos nombreuses publications, en particulier vos biographies de Descartes, de Richelieu, ou encore vos travaux sur l'histoire des épidémies. Vous nous offrez à présent la première « véritable biographie » de l'abbé Grégoire, ouvrage auquel vous pensiez depuis longtemps, dites-vous. Acteur majeur de la Révolution française, personnage qui n'a cessé même après sa mort de susciter des passions, des haines et des éloges, l'abbé Grégoire a été étudié, discuté, et sa bibliographie est un océan. Toutefois, votre ouvrage est précisément celui qui manquait.

« La vie et l'œuvre » : à la dichotomie traditionnelle héritée de la critique littéraire du XIX^e siècle, il convient d'ajouter



**Paulette Choné
et Françoise Hildesheimer.**
Nicolas Dohr/Académie de Stanislas



les actions, les engagements. Or, cette partition qui hante l'écriture biographique, vous la bousculez, mieux vous la mettez au travail dans un vrai récit historique, habité par l'histoire des idées, des représentations et de la vie concrète. Vous nous invitez à comprendre la manière dont une destinée – je veux dire les déterminations, mais plus encore le caractère – faufile son motif singulier dans le tissu complexe des événements.

Or si vous analysez parfaitement les ressorts des engagements de l'abbé Grégoire, la révolte contre l'injustice, l'insoumission, le sens de l'utilité sociale, le refus viscéral de la vacuité mondaine, la défense des minorités, le rêve utopique de la jonction entre espérance chrétienne et promesse révolutionnaire,

ce que vous montrez avec une grande finesse, c'est le fil qui tient ensemble les moments de l'itinéraire du fils de tailleur de Vého, curé d'Emberménil, président de l'Assemblée constituante, évêque élu de Loir-et-Cher, président de la Convention, membre du Sénat conservateur sous l'Empire, comte d'Empire, panthéonisé en 1989.

Ce fil que vous nous donnez à suivre et comme objet de réflexion, c'est « la possibilité d'une rectitude complète en des temps troublés ». Plus que troublés d'ailleurs : convulsifs, tragiques. L'abbé Grégoire « en son temps » fut donc bien éloigné de l'injonction actuelle à « s'adapter » au nom du « développement personnel » indispensable à une société marchandisée.



Paulette Choné et Françoise Hildesheimer. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

Votre livre, que nous avons aimé pour la subtilité de ses analyses historiques autant que pour ses qualités littéraires, votre livre est vrai, parce qu'il montre la vie des convictions, les rares moments où elles plient ou se dissimulent sous la pression des moments terribles. Les provinciaux accordent a priori le bénéfice de la sympathie à un compatriote, même si celle-ci est parfois méfiante. Votre livre est essentiel parce qu'il invite à reconsidérer, au-delà des clichés, un homme d'action intransigeant, un visionnaire lucide mais exposé, parce que la popularité est dangereuse.

J'aurais aimé, si j'avais eu le temps nécessaire, évoquer les relations de Grégoire avec l'Académie de Stanislas auxquelles votre récompense aujourd'hui ajoute enfin le chapitre qu'elles méritent. En 1773, le prix des Lettres récompensa

un « Éloge de la poésie » du régent de sixième au collège de Pont-à-Mousson, âgé de 23 ans. Plus que pointilleuse, la Société royale renâcla, car Grégoire n'était pas lorrain de naissance, le village de Vého étant dans les Évêchés. On consentit toutefois à lui donner le prix car il enseignait dans l'ancienne Lorraine ducale. En 1793, à la suite d'un rapport présenté par Grégoire et appuyé par le peintre David, les « funestes académies » furent supprimées par la Convention. Ressuscitée en 1802, notre académie n'avait pas de moyens financiers. Le prix littéraire fut d'abord purement honorifique : c'était une place d'associé-correspondant.

En 1813, l'abbé Grégoire assista à une séance au cours de laquelle il proposa de continuer l'*Histoire* de Dom Calmet. Un mois plus tard, il écrit pour rendre compte de ses démarches et souhaite

entrer en correspondance plus régulière avec l'académie. La réponse tarde, elle est un peu sèche : on se contente de donner lecture de sa lettre et on décide de le prier de « s'occuper des sujets dont il a donné la liste ». Malgré ce peu d'enthousiasme, à sa mort en 1831, l'abbé Grégoire fit don de 1000 francs pour un prix spécial. Par testament, l'abbé avait proposé des sujets de dissertation, une pratique qui n'est pas à l'honneur dans notre compagnie. Le sujet retenu, sur lequel je conclurai, était le suivant :

« Quels seraient les moyens d'inspirer aux savants, gens de lettres et artistes, du courage civil et de la dignité ; de prévenir ou de guérir la propension qu'ils ont presque tous à l'adulation et à la servilité ? » 



Françoise Hildesheimer,
L'Abbé Grégoire.
Une « tête de fer » en
révolution, Nouveau
Monde éd., avril 2022,
416 pages, 24,90 €

Prix littéraire lorrain Georges Sadler remis par M^{me} Colette Westphal à M. Stéphane Émond pour son ouvrage « Argonne »

Le titre de votre livre, *Argonne*, désigne à la fois votre lieu de naissance et le lieu d'une tragédie en partie occultée qui a endeuillé votre famille sur les routes de l'exode en juin 1940. Les premières pages s'ouvrent sur l'évocation de votre père, à qui vous dédiez votre récit, tandis que les dernières mentionnent, au registre des remerciements, la présence de vos trois fils. Il s'agit pour vous de reboucher le trou de la mémoire familiale pour la transmettre en tant qu'histoire de vie dans toutes ses dimensions. Au départ, votre projet vise à refaire avec votre père l'itinéraire de l'exode en cette terre d'Argonne durement éprouvée où votre grand-mère a été fauchée par un tir de mitrailleuse. Vous le ferez sans lui, alors que votre recherche géographique et mémorielle se double d'un renforcement du lien filial. Une gratitude authentique s'exprime pour cet homme enraciné dans



Stéphane Émond.
Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

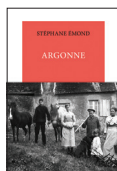
sa contrée natale, où il exerce, comme ses prédécesseurs, la double activité de menuisier-éleveur. Vous lui êtes d'autant plus reconnaissant d'avoir accompagné, à sa manière, votre orientation vers le monde des livres dans une autre région.

Votre récit se compose de textes courts qui se juxtaposent plus qu'ils ne s'enchaînent, jouant sur l'alternance contrastée entre première et troisième personne, présent et passé, petites choses et grands personnages. On pourrait apparenter votre style littéraire au genre cinématographique en ceci qu'il privilégie l'ellipse à la description, le montage séquentiel au déroulement linéaire. Notre commission a été sensible à la qualité de votre écriture, aux antipodes du règlement de comptes ou de la complaisance narcissique. Elle l'a été aussi à votre engagement dans l'action professionnelle au service des métiers du livre. Vous vivez à La Rochelle, où vous avez ouvert une librairie indépen-



Colette Westphal et Stéphane Émond. N. Dohr/ADS

dante qui soutient les petits éditeurs et les parutions peu médiatisées, initiatives particulièrement bienvenues dans le contexte actuel. Au nom de l'Académie de Stanislas, j'ai l'honneur et le plaisir de vous remettre, Stéphane Émond, le prix littéraire lorrain Georges Sadler. ❧

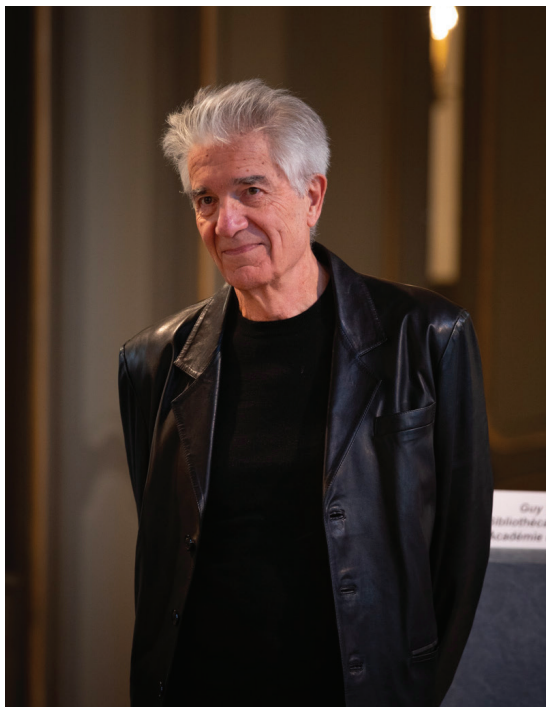


Stéphane Émond,
Argonne,
éd. La Table ronde,
août 2022,
128 pages, 16 €

Prix littéraire lorrain Georges Sadler remis par M. Pascal Joudrier à Baru pour sa trilogie « Bella Ciao »

Pour la première fois, l'Académie de Stanislas décerne un prix littéraire à un auteur de bandes dessinées : Hervé Baruléa est d'une famille d'origine ita-

lienne installée entre les deux guerres en Lorraine, au temps des hauts-fourneaux ; Baru a commencé son œuvre graphique au début des années 1980,



Hervé Baruléa dit « Baru ».

Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

après le démantèlement de l'industrie sidérurgique, et a depuis publié une trentaine d'albums, récompensés par le Grand Prix du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême.

Nous avons choisi de saluer sa trilogie *Bella Ciao*, parue entre 2020 et 2022, mais projetée depuis trente ans. Chacun connaît le refrain de cette chanson éponyme, où l'on répète trois fois « bella ciao » : Uno, Due, Tre. On sait moins que cette chanson des partisans italiens antifascistes reprend un chant de travail des *mondine*, ces paysannes italiennes exploitées dans les amères

rizières avant et après la guerre. Baru en précise l'origine au terme d'une véritable enquête ethnomusicologique et choisit « Bella Ciao » pour titrer son triptyque, le colorant ainsi de revendications identitaires, chargées de connivences solidaires, et de combativité sociale.

C'est pourquoi Baru ouvre son récit, très habilement construit, par le tragique « déchaînement de sauvagerie meurtrière » et xénophobe qui eut lieu les 16 et 17 août 1893 aux salines d'Aigues-Mortes, dans le Gard : dix ouvriers saisonniers italiens y furent massacrés, et cinquante, blessés. Les assassins furent acquittés... Le ton est donné et, à travers la mémoire familiale de l'auteur,



Pascal Joudrier et Bar. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

élargie par des enquêtes et des lectures, l'axe majeur des trois volumes consiste à évoquer et à accompagner ces centaines de milliers d'Italiens venus légalement ou clandestinement travailler en France, qui y sont pour la plupart restés et qui sont donc devenus français. Ainsi le père du narrateur demande-t-il sa naturalisation française en 1934, pour échapper à l'enrôlement dans l'armée fasciste; et c'est après la naissance de ses petits-enfants, après la guerre, que le grand-père se résout à «demander les papiers pour être français». Mais d'autres rêvent nostalgiquement pendant vingt ans de repartir en Italie : «Ritorno!»... et restent en Lorraine.

Ce que questionne l'auteur, c'est notre si étrange relation à notre identité personnelle, plurielle, feuilletée, à cette fabrique incessante et mouvante de ce qu'est «être français» : c'est-à-dire accepter notre propre altérité comme celle des autres et refuser l'assignation à une origine ethnique, à un faciès, à une langue ou encore à une classe sociale... Bien plus, comme le dit Bar. lui-même, il y a un «prix à payer» pour tout immigré ou descendant d'immigré, désireux de s'assimiler ou s'y résignant, confronté au déracinement, aux conflits familiaux, militaires et sociaux, à l'effacement ou au travestissement de la mémoire collective.

Les séquences du récit traversent l'histoire du ^{xx}e siècle et donc les deux guerres mondiales, évoquant des pages souvent méconnues : ainsi de l'engagement volontaire de garibaldiens dans la Légion étrangère, massacrés en Argonne en décembre 1914, tandis que d'autres jeunes hommes de la famille ont combattu sous l'uniforme italien jusqu'au désastre de Caporetto. De son engagement sous l'uniforme français, le grand-père conclut de façon gaullienne qu'il s'est battu moins « pour la vraie France » que pour « une idée de la France »... Au moment de la Guerre d'Espagne, un oncle s'engage dans les Brigades internationales et meurt au front.

Dans les années 1930, le gouvernement de Mussolini, étendant sa propagande même au nord de la Lorraine, des jeunes des cités sont envoyés dans des colonies de vacances en Italie, d'où ils reviennent de noir vêtus, chantant l'hymne des balillas, *Giovinetta*. Cela provoquera durant l'Occupation des drames familiaux, outre des haines idéologiques tenaces : alors que l'un ravitaille le réseau de résistance communiste que dirige son oncle, il est dénoncé aux nazis par son fasciste de beau-frère et abattu en pleine rue en tentant de fuir. Ainsi se déclinent les diverses façons de trahir : trahir ses idéaux, trahir sa patrie, trahir sa classe, « trahir son sang »... À quelles appartenances et à quels déchirements, à quelles fidélités et à quelles infidélités devons-nous d'être ce que nous sommes ? Non moins douloureusement, on peut aussi trahir sa langue : la trilogie de Baru montre bien ce va-et-vient entre la langue maternelle, si émotionnellement chantante,

et l'usage scolaire et social du français, facteur évident d'intégration : « On est en France, ici, alors tu parles français ».

Baru excelle à restituer l'animation des rues des cités ouvrières de Villerupt et de Micheville, où les adultes s'affrontent bruyamment en jouant aux boules ou à la *morra*. Dans ces rues, on s'interpelle, on plante la table, on danse... Les générations s'opposent gentiment au temps du rock'n'roll, les jeunes se divertissent au foot, au baby-foot ou au flipper.

C'est dans son rapport intime depuis l'enfance à la cuisine italienne que Baru se met ironiquement en scène : « Manger des pâtes, c'est manger de la culture », et notre gourmand auteur contribue à transmettre ce patrimoine immatériel en donnant les recettes détaillées des *cappelletti* au bouillon, du tiramisu, du risotto aux cèpes... C'est d'ailleurs dans le récit de sa communion solennelle en 1961 que l'auteur assemble bien des ingrédients de son triptyque : repas soignés, fête prolongée en bamboche jusqu'au lundi, compétition d'histoires drôles, évocation des souvenirs...

Un des éléments dynamiques des trois albums est précisément ce travail d'anamnèse, d'écoute et de questionnement des anciens, de douloureuse mise au jour de secrets ou de drames familiaux, de reconstitution et de vérification des faits, de lectures qui contextualisent ses personnages, réels ou fictifs, dans la complexe trame de l'histoire, et structurent finement le récit.

Baru sait que l'autofiction nécessite cette empathie et cette mise à distance ; il sélectionne les souvenirs qui « font raccord », il disperse dans les trois vo-

lumes de nombreux indices thématiques qui leur donnent leur cohérence narrative et harmonique. Au cœur du récit grondent sourdement les hauts-fourneaux de Lorraine, où travaillent tous les hommes de la famille et des cités. À l'âge de 9 ans, l'enfant s'introduit avec une grande frayeur dans l'usine pour porter sa gamelle à son père : de passerelles rouillées en tuyauteries colossales, devant la coulée d'acier, l'enfant comprend qu'il devra faire « ce qu'il fallait à l'école pour plus jamais foutre les pieds à l'usine ».

L'épilogue de l'histoire est précisé : la destruction de l'usine à la fin des années 1970, destruction radicale à laquelle le narrateur a participé, et qui est donc à l'origine du projet d'écriture de *Bella Ciao*. Comme il le dit amèrement, « il a foutu par terre ce qui a fait de

ses parents des Français », et ce qui a fait des fils ou petits-fils d'immigrés italiens des Français « transparents », comme chacun de nous. ❧



Baru,
Bella Ciao. Uno,
éd. Futuropolis,
2020, 136 pages,
20 €



Baru,
Bella Ciao. Due,
éd. Futuropolis,
2021, 136 pages,
20 €



Baru,
Bella Ciao. Tre,
éd. Futuropolis,
2022, 136 pages,
20 €

PRIX SCIENTIFIQUES SUZANNE ZIVI

Prix scientifique
Suzanne Zivi remis à M^{me} Cécile Quesney
par M. Jean-Louis Rivail

Madame Cécile Quesney, âgée de 40 ans, mère de deux enfants, occupe un poste de maître de conférences à l'UFR arts, lettres et langues de l'Université de Lorraine à Metz. Après des études secondaires à Caen menées en même temps que des études musicales au conservatoire de cette ville, elle suit le cycle complet de musicologie de l'université Paris-Sorbonne, conjointement avec des études au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, et obtient en 2009 le diplôme de master 2 à l'université Paris-Sorbonne.

En 2014 elle soutient une thèse de doctorat à double sceau, université de Montréal et université Paris-Sorbonne, sur les « Compositeurs français à l'heure allemande (1940-1944) : le cas Marcel

Delanoy ». Ce sujet donne le ton de ses recherches qui suivront, consacrées à la musique en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale et dans les années suivantes. Elle s'est notamment intéressée à la récupération par la propagande nazie de certains compositeurs germaniques, en particulier Mozart, mais une part importante de ses travaux se rapporte à des compositeurs français de cette époque, en particulier ceux qui ont utilisé la musique comme outil de résistance. M^{me} Quesney a publié en collaboration avec d'autres auteurs plusieurs ouvrages ou articles qui sont des références en musicologie. Elle a été invitée à donner de nombreuses conférences.

Depuis sa nomination à l'Université de Lorraine, M^{me} Quesney assure plusieurs cours magistraux en histoire

de la musique (XIX^e et XX^e siècle) ainsi qu'en analyse pour les mêmes périodes. L'Académie de Stanislas se réjouit de

la présence, au sein de l'Université de Lorraine, d'une spécialiste de son envergure. 



Cécile Quesney est maîtresse de conférence en musicologie à l'Université de Lorraine à Metz. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

Prix scientifique

Suzanne Zivi remis à M^{me} Zhixue Zheng
par M. Jean-Louis Rivail

Madame Zhixue Zheng a 34 ans et occupe depuis septembre 2018 un poste de maître de conférences à l'Université de Lorraine. Elle est active en recherche au laboratoire matériaux optiques, photonique et systèmes (LMOPS) à Metz et effectue son ensei-

gnement à l'institut universitaire de technologie (IUT) de Thionville-Yutz.

Après un master en génie électrique obtenu à l'université Tsinghua, à Pékin, en 2011, elle prépare une thèse de doctorat à l'université de Franche-Comté consacrée au diagnostic de piles à com-

bustible à membrane polymère, soutenue en 2014, qui lui vaut plusieurs récompenses, dont le prix de la meilleure thèse en électrotechnique décerné conjointement par le Club électronique, électrotechnique et automatique (Club EEA) et le groupement de recherche du CNRS Systèmes d'énergie électrique dans leur dimension sociétale (Seeds).

Les travaux de recherche de M^{me} Zheng portent sur la production et la gestion d'énergies non carbonées et en particulier sur les piles à combustible. Le dynamisme et la compétence de M^{me} Zheng peut se mesurer aux projets pour lesquels elle a obtenu des contrats de financement extérieurs, ainsi que par la reconnaissance internationale que ses travaux lui apportent et qui sont d'une particulière actualité dans la société moderne. Ses publications font l'objet d'un nombre important de citations dans la presse scientifique internationale et les invitations par les grands congrès internationaux confirment l'intérêt de ses recherches. L'Académie de Stanislas salue l'apport que fait M^{me} Zheng à l'Université de Lorraine. ✿



Zhixue Zheng. Nicolas Dohr/ADS

Prix scientifique Suzanne Zivi remis à M. Jérémy Lagrange par M. Jean-Louis Rivail

Monsieur Jérémy Lagrange est chargé de recherche dans l'unité mixte (Institut national de la santé et de la recherche médicale [Inserm]-Université de Lorraine) de recherche intitulée « Défaillance cardiovasculaire aiguë et chronique » à la faculté de médecine de

Nancy. Après un master de biologie, Jérémy Lagrange entreprend au sein de ce laboratoire une thèse de doctorat, dont le mémoire est intitulé « Changements hémostatiques du syndrome métabolique, de l'hypertension artérielle, et de l'insuffisance cardiaque : approches

physiologique et physiopathologique». Soutenu en 2013, il lui a valu un prix de thèses de l'Université de Lorraine. Il entreprend ensuite un séjour postdoctoral de cinq ans en Allemagne dans l'équipe de recherche du professeur Philip Wenzel au centre de recherche sur la thrombose et l'hémostase de la faculté de médecine de Mayence, où il a pu démontrer le rôle d'une cytokine pro-inflammatoire dans l'agglutination des

globules rouges. En septembre 2020, Jérémy Lagrange est recruté comme chargé de recherche à l'Inserm avec un projet portant sur le risque augmenté de thrombose au cours des maladies inflammatoires chroniques de l'intestin, dont la maladie de Crohn.

La reconnaissance internationale des travaux de Jérémy Lagrange peut se mesurer au nombre et à l'impact de ses publications internationales, à sa participation à des congrès internationaux et à ses contributions à des ouvrages spécialisés. Le dynamisme de M. Lagrange se mesure aussi par la création, pendant sa thèse, de l'association des doctorants en biologie de l'Université de Lorraine, association qui est toujours active aujourd'hui. L'Académie de Stanislas salue un chercheur dynamique qui contribue au rayonnement de l'Université de Lorraine. 



Jérémy Lagrange.
Nicolas Dohr/ADS



Jean-Louis Rivail, président de la commission d'attribution du Prix Suzanne Zivi. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas



De gauche à droite : Jean-Louis Rivail, président de la commission, Cécile Quesney, Zhixue Zheng et Jérémy Lagrange, lauréats du Prix scientifique Suzanne Zivi au titre de l'année 2022. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

PRIX SPORTIF LORRAIN

Prix sportif lorrain doté
par Batt & Associés remis à M. Maxime
Granier par M. Étienne Criqui

Le prix sportif lorrain « Batt & Associés » a vocation à distinguer un excellent étudiant qui a aussi développé une pratique sportive de haut niveau. Maxime Granier, 27 ans, que nous récompensons aujourd'hui, a atteint, me semble-t-il, ce double niveau d'excellence, alors même qu'il souffre depuis toujours d'une paralysie cérébrale dyskinétique, infirmité motrice cérébrale (IMC) qui touche ses quatre membres. Cette paralysie implique notamment des troubles du mouvement, provoque douleurs et fatigabilité et contraint naturellement à se déplacer en fauteuil électrique et à travailler sur ordinateur.

Maxime n'est pas lorrain d'origine, puisque natif de Paris. Mais après avoir obtenu son baccalauréat au sein de l'éta-

blissement régional d'enseignement adapté (EREA) de Vaucresson, dans les Hauts-de-Seine, qui scolarise principalement, comme les autres EREA, des élèves handicapés, il a choisi Nancy pour entreprendre des études de management du sport à la faculté des sciences du sport. Compte tenu de son handicap et de ses activités sportives, dont je vais reparler, il a choisi de valider (toujours brillamment) un semestre d'études par an et a obtenu l'année dernière sa licence avec 14,5 de moyenne, donc mention bien et major de sa promotion !

Mais Maxime est aussi un sportif de haut niveau au palmarès déjà impressionnant. Malgré son lourd handicap, il a découvert au lycée, grâce à ses professeurs d'éducation physique et sportive (EPS), le saut en parachute. Après quelques mois de pratique, il a commencé la com-

pétition en handifly, c'est-à-dire en saut en parachute pour personne handicapée, avec un porteur, ainsi qu'un vidéaste qui filme la chute, la partie jugée étant la voltige en chute libre. Maxime y a très vite excellé, obtenant trois titres de champion de France de voltige en 2019, 2021 et 2022, et deux titres internationaux en 2018 et 2019. Outre des responsabilités bénévoles à la Fédération française de parachutisme (FFP), Maxime a fondé, en 2018, Handiskydive, association affiliée à la FFP, qu'il préside toujours et qui est destinée à favoriser la pratique du han-

difly, en faisant découvrir aux personnes handicapées, jeunes ou moins jeunes d'ailleurs, le saut en parachute, sport qui leur paraît, a priori, impraticable pour un handicapé moteur.

Aujourd'hui, Maxime a mis entre parenthèses ses études, mais il les reprendra à la rentrée en master, avec l'objectif de travailler au service du sport (handi ou non), dans une collectivité territoriale ou une fédération (celle de parachutisme, peut-être), tout en continuant à pratiquer son sport au plus haut niveau. 



Maxime Granier a obtenu trois titres de champion de France de voltige en 2019, 2021 et 2022, et deux titres internationaux en 2018 et 2019. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS

Grand Prix de l'Académie de Stanislas
doté par le CIC Est remis
à la Société philomathique de Verdun
par M. Pierre Labrude, secrétaire perpétuel

Le Grand Prix de notre académie est décerné à la Société philomathique de Verdun, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance et en témoignage de reconnaissance pour ses efforts constants pour exister, pour proposer des activités à ses membres et dans le cadre de la cité, pour se renouveler aussi et en dépit des vicissitudes ; en un mot, pour être fidèle à la devise qui est la sienne : « Partager le savoir », ainsi qu'il est écrit sur la couverture du livre que la société a édité pour cet important anniversaire. L'adjectif « philomathique » est un mot diffi-

cile à utiliser, et sans doute aussi à vivre aujourd'hui dans le cadre d'une association. D'abord, nous n'en comprenons pas bien le sens car il est rarement utilisé et les lettres classiques ne sont plus à la mode ; ensuite parce que nombre de dictionnaires l'ignorent ; enfin parce qu'avec deux « h », dont un qui disparaît souvent, ce mot est d'une écriture délicate !

Alors, que veut-il nous dire, cet adjectif, pour nous permettre de comprendre la vocation des sociétés philomathiques dont beaucoup ont été créées au

XIX^e siècle? J'ai retenu que *philos* signifie «ami, amateur, sympathisant» ou encore «partisan de» et que l'autre racine grecque a pour sens le mot «sciences»; et donc que le néologisme du XVIII^e siècle se traduit par «qui aime les sciences». Nombre de sociétés philomathiques ont été créées au XIX^e siècle, tout comme l'ont été les sociétés d'émulation. Les statuts de 1822 ne manquent donc pas d'indiquer que le but de la société est l'«étude des sciences naturelles, physiques et chimiques, et de leur application aux arts», c'est à dire à l'artisanat et aux industries. La société est en effet fondée le 1^{er} août 1822 par Hubert Lucas, professeur de sciences naturelles, peut-être plutôt d'«histoire naturelle», au collège de Verdun. Vingt membres fondateurs seulement ont signé pour ne pas dépasser la limite fixée par le ministère de l'Intérieur. Ils sont deux de plus, en ré-

alité, et, en plus des amateurs d'histoire naturelle, il y a parmi eux six membres des professions de santé. Le bureau est formé de six personnes et la société se réunit le 2 et le 16 de chaque mois.

L'année 1840, qui voit le nombre des titulaires passer à trente-six, consacre aussi une extension des buts de la société : elle s'étend désormais aux lettres, à la recherche, aux antiquités, au progrès du commerce et à de nombreuses autres activités, «en général, tout ce qui peut offrir de l'intérêt et de l'utilité». Vous êtes, là encore, dans une démarche académique.

Le programme d'activité de la société est ambitieux : les réunions, les conférences, la publication de Mémoires, la création et le fonctionnement d'un musée. En face de ces souhaits, se dressent souvent les contingences de tous les



Guillaume Goubet et Pierre Labrude. Nicolas Dohr/Académie de Stanislas

jours : l'activité restreinte de certains membres qui, pourtant, occupent des postes clés, la difficile quête de locaux, pris que vous l'êtes entre le collège et la municipalité, le besoin d'espace pour les collections, mais aussi les incendies, les guerres, qui sont très défavorables aux hommes, aux bâtiments et aux collections, même lorsqu'elles sont évacuées. Le plan de l'ouvrage commémoratif que la société vient de publier à l'occasion de son bicentenaire est à cet égard très démonstratif : « L'envol d'une société », jusqu'en 1894, mais avec une partie « De crise en crise » ; « Survivre aux guerres mondiales », avec « Courir le risque de disparaître » et « Poursuivre vaille que vaille... » ; « En marche vers le monde moderne », depuis 1953 : la société est « En route vers la modernité » et « Se réinvente » depuis 1988. Cela fait déjà plus de trente ans que vous êtes dans cette situation.

Alors, qu'en est-il et de quoi peut-on vous féliciter aujourd'hui ? D'abord, je crois, c'est d'exister encore après deux siècles, alors que tant de sociétés savantes locales et généralistes ont disparu au profit de nouvelles sociétés ou académies plus spécialisées ou plus importantes par l'aire géographique qui est la leur naturellement ou à la suite de leur développement.

Mais l'existence n'est qu'un aspect des choses. On peut être vivant ou survivant et « en sommeil », une situation administrative officielle dont il est possible de sortir. Non, la Société philomathique de Verdun apparaît comme bien vivante. Certes, vous avez dû restreindre le champ de vos activités et recherches à l'histoire locale, comme nombre de vos

homologues, car, en effet, se consacrer à la science dans son acception classique est difficile à réaliser et rencontre diverses concurrences. Mais vous organisez une conférence mensuelle, qui se tient le premier jeudi de chaque mois.

Vous avez constaté combien la publication régulière de Mémoires est difficile, coûteuse, chronophage et, surtout, combien elle nécessite d'auteurs et de membres capables d'assurer l'édition. Vous éditez aujourd'hui dans le cadre du *Bulletin des sociétés d'histoire et d'archéologie de la Meuse*. Sans doute est-il plus aisé de décider de consacrer un ouvrage précis à un thème bien défini. C'est ce que vous faites depuis longtemps avec les *Célébrités meusiennes*, plus récemment (en 2015) avec *Rues, ponts et canaux de Verdun* et, en cette année anniversaire, avec *Deux Siècles de partage du savoir. La Société philomathique de Verdun (1822-2022)*. Ce n'est pas tout, il me faut citer aussi les échanges avec les autres sociétés, le « Prix à l'élève méritant », le Fonds Marc Rochette, l'ouverture de votre bibliothèque aux chercheurs, les Journées européennes du patrimoine.

Je ne saurais terminer ce rapport et cette présentation sans mentionner l'importante manifestation que votre société a organisée le samedi 1^{er} octobre 2022 pour célébrer son bicentenaire, ceci bien sûr dans votre ville et dans un lieu emblématique. Le « partage du savoir » qui est votre devise a conduit à la numérisation de vos archives (plus de 6 000 pages), mais aussi à une exposition temporaire au musée de la Prinerie, qui est votre enfant. Il y a eu aussi une journée d'études au cours de

laquelle trois thèmes ont été abordés au travers de neuf conférences assorties d'une conclusion. J'ai noté que M. le Professeur El Gammal, notre secrétaire annuel, a été l'un de vos invités. Je n'omets pas, à propos de ce moment, l'inauguration du buste de votre créateur, Hubert Lucas, et enfin l'ouvrage que j'ai déjà mentionné, celui que vous avez composé pour cette commémoration. La Société philomathique de Verdun, que l'Académie de Stanislas récompense aujourd'hui par son Grand Prix de cette année, est riche non seulement d'un fier passé, mais aussi, et sur-

tout sans doute, de son présent et de ses projets. Comme elle l'indique, elle est «la plus ancienne société meusienne ayant conservé son nom d'origine et toujours active aujourd'hui». Créée en 1822, reconnue d'utilité publique en 1860, ayant su survivre aux graves aléas des deux siècles de son existence, elle vient, par les manifestations de son bicentenaire, de nous montrer sa vitalité. L'Académie de Stanislas lui souhaite de conserver cette vigueur et de continuer à offrir à ses membres et à ses sympathisants verdunois et meusiens une large palette d'activités. 